

SYLVIE BONNOT, BAIKONOUR TOUR

La conquête spatiale est autant un espace mental de rêve et de mythe qu'un champ d'explorations scientifiques et d'innovations technologiques. Du *Voyage dans la Lune* de Méliès à *Interstellar* de Christopher Nolan, l'envol de l'humanité au-delà de l'atmosphère terrestre a fait vibrer des millions de spectateurs, ébahis devant ses images fantastiques, caressant le désir que le rêve devienne réalité.

Sylvie Bonnot est photographe. Voyageuse au long cours, elle garde ses pieds bien ancrés sur le sol. La conquête spatiale, elle en a pourtant fait son terrain de jeu. Tout d'abord, au CNES, à partir de 2017, où elle a créé des œuvres polymorphes – sculpture, altérations photographiques, mues – à partir de documents d'archives sur les ballons stratosphériques ; puis en 2019, en se rendant à Baïkonour au Kazakhstan, au Cosmodrome, sur un site autrefois fleuron de l'industrie aéronautique soviétique, et enfin en 2021 à Kourou, sur la base de lancement de la fusée Ariane, fierté européenne délocalisée dans une des dernières colonies françaises aux frontières de la forêt amazonienne.

Toutefois, ce qui intéresse Sylvie Bonnot n'est pas de rendre compte des prouesses technologiques, des avancées scientifiques de l'astrophysique et de la physique des particules, mais d'observer ce que ce mythe de la conquête spatiale produit en nous, sur nous, ce qu'il réveille de fierté nationale et de désir d'ailleurs, ce que nous acceptons de nous laisser conter.

A Baïkonour, en plein désert kazakh, sous un soleil de plomb, elle a capté une chimère qui s'évanouit comme un mirage des temps glorieux. Dans ce lieu inhumain, affluent chaque année des centaines de touristes, venus pour effleurer le rêve au plus près de sa concrétisation : le *Baikonour Tour* a été conçu pour ravir les yeux et les imaginations. Habitants de l'ex-URSS en quête d'un roman national revigoré, *dark touristes* étrangers tentés par le danger d'un lieu aux multiples interdits, cernés de militaires au regard noir, mais n'ayant osé affronter la radioactivité de Tchernobyl, scientifiques amateurs et curieux désirant se frotter à une aventure de l'extrême, tous se retrouvent dans la *fan zone* des opérations, recueillis, la main sur le front pour se protéger de l'éblouissement du soleil.

Mais où est-on exactement ? cette question revient inlassablement à chaque image. Le site respire tant l'artificialité que l'on se croit au cinéma. Façade en ruines, ingénieur en short devant des panneaux de circuits électriques, camions de pompiers, photographes brandissant de larges téléobjectifs, paysage improbable au milieu du no-man's land, tout concourt au sentiment d'être tombé, au pire dans un piège, au mieux dans une histoire rocambolesque. Qui sait si on ne verra pas soudain une star hollywoodienne escaladée en costume trois pièces la rampe de lancement ?

Le cosmodrome respire des tensions de la guerre froide et de l'écroulement du bloc soviétique. Faire vivre un lieu secret et ultra-sécurisé qui a connu ses plus belles heures il y a déjà quelques années et qui ne cesse de perdre de son prestige face à une concurrence internationale accrue, en dévoilant juste ce qu'il faut pour donner corps au mythe à un public qui a envie de croire qu'il vit une expérience exceptionnelle, est un jeu d'équilibriste qui fait vite basculer dans le faux pour éviter la vacuité.

Pourtant, le *Soyouz* – le lanceur soviétique que l'on fait décoller à Baïkonour – est aujourd'hui un monument de la conquête spatiale dans la lignée des *Sputnik*, une fusée hyper sûre qui permet les vols habités et le ravitaillement de la Station spatiale internationale. Une véritable réussite soviétique, l'anti *Tintin au pays des Soviets*.

Face aux ciels immensément bleus des photographies de Baïkonour, aux soleils couchants sur les collines désertiques et aux oranges des réacteurs, Sylvie Bonnot plonge le spectateur dans les noirs, blancs et gris de la gélatine photographique. Les grandes Mues qu'elle confronte aux images du cosmodrome ont été réalisées à partir de documents d'archives scientifiques – photographies de la NASA, anneaux de Saturne par la sonde Cassini, astéroïdes, circuits électriques, lanceur –, images réalisées par des outils à la pointe de l'innovation lors de leur lancement dans l'espace, devenu obsolètes au moment où ils doivent accomplir leur mission. Ironie de l'espace-temps. Toutefois, leur matière même a été transmutée par le processus de travail de l'artiste. En mêlant ses images documentaires à du *bruit* photographique et en altérant l'intégrité de l'épiderme de la photographie, elle crée sa propre archive de la conquête spatiale – une archive artificielle, qu'elle revendique comme telle, qui questionne la preuve scientifique par l'image.

L'artifice façonne nos rêves, nous les rend plus grands, plus désirables. Sylvie Bonnot nous le dévoile en nous offrant des fenêtres ouvertes sur l'imaginaire spatiale, d'un côté l'incongruité fascinante du cosmodrome, de l'autre la poétique des Mues d'une échelle au-delà du corps humain. Une même petitesse face à cette quête vertigineuse. Mais Sylvie Bonnot nous propose une autre vérité qui est faite de la matière même de nos rêves.

Hélène Jagot, Conservatrice du Patrimoine, Directrice des Musées-Château de Tours
Commissaire associée au projet *Baïkonour Tour*